
Lecture de : Laurent Gosselin, *Temporalité et modalité*

Adeline Patard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1693>
DOI : 10.4000/praxematique.1693
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005
Pagination : 177-181
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Adeline Patard, « Lecture de : Laurent Gosselin, *Temporalité et modalité* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 44 | 2005, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1693> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1693>

Tous droits réservés

Laurent GOSSELIN

TEMPORALITÉ ET MODALITÉ

Bruxelles : Duculot, 2005, 254 p.

Cet ouvrage de L. Gosselin fait suite à un premier livre paru en 1996¹ dans lequel l'auteur proposait un modèle général du temps et de l'aspect. Le présent travail vient compléter ce modèle en traitant la question de la modalité qui avait été dans un premier temps laissée de côté. L'ouvrage s'organise en trois grandes parties : deux parties théoriques où il présente ses conceptions du temps, de l'aspect et de la modalité, et le modèle calculatoire mis en place pour appréhender ces phénomènes ; une partie application où il analyse quatre emplois « modaux » de temps verbaux.

En introduction, L. Gosselin aborde la question de la notion de représentation comme dispositif sémantique. Il en propose une relecture à travers le prisme de la rhétorique ancienne en la concevant comme simulation de perception. C'est dans ce cadre sémantique général qu'il inscrit ensuite son étude de la temporalité et de la modalité.

Dans le premier chapitre de la première partie, l'auteur revient sur sa théorisation de 1996 dont il rappelle les grands principes : entre autres, le temps et l'aspect dans les temps verbaux définissent des relations entre des coordonnées temporelles de repérage (sur le modèle de Reichenbach) devenues dans son modèle des intervalles (les intervalles de l'énonciation, de l'événement et de référence).

Dans un second chapitre, il donne les grands traits d'un modèle global des modalités linguistiques en distinguant un ensemble de paramètres

1. Gosselin L., 1996, *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la-Neuve : Duculot.

constitutifs : les paramètres conceptuels (l'instance de validation, la direction d'ajustement, la force de validation) qui permettent de définir un *concept modal*, les paramètres fonctionnels (le niveau syntaxique et la portée logique, le degré d'engagement du locuteur, les relations temporelles et la relativité par rapport à d'autres modalités) qui précisent le mode de fonctionnement de ce concept modal, et le métaparamètre qui décrit comment la valeur des autres paramètres sont calculés (linguistiquement ou pragmatiquement).

Le troisième chapitre entend rendre compte des relations entre temporalité et modalité. L. Gosselin y récuse la dichotomie traditionnelle qui fait s'exclure mutuellement ces deux catégories et va leur chercher une nouvelle articulation théorique. Après avoir discuté la solution alternative cognitive de Langacker, L. Gosselin constate l'interpénétration des deux phénomènes sémantiques : la modalité a des dimensions temporelles et aspectuelles et, inversement, le temps et l'aspect ont des propriétés modales.

Dans un dernier chapitre, l'auteur réfléchit sur la structure de la temporalité linguistique. Il considère, comme les tenants de la grammaire cognitive, que le temps est représenté dans le langage sous forme d'une double dynamique de sens opposés selon qu'on se place du point de vue du sujet ou du point de vue du procès. Les intervalles temporels définis précédemment viennent alors s'intégrer à ce dispositif en permettant au sujet d'« ouvrir une fenêtre » sur l'axe temporel du procès par l'intermédiaire de l'intervalle de référence et en joignant donc les deux temporalités au sein d'une même représentation.

L. Gosselin consacre le premier chapitre de sa deuxième partie à justifier l'approche calculatoire qui est la sienne. Il pose d'abord le phénomène de la *polysémie contextuelle* d'un marqueur comme l'obstacle essentiel au calcul sémantique. L'auteur évoque en les discutant les deux attitudes possibles pour appréhender ce problème : l'atomisme et le holisme. C'est cette dernière attitude que l'auteur adoptera dans son modèle. L. Gosselin évoque ensuite une nouvelle difficulté : comment reconstituer la valeur en langue (valeur A) d'un marqueur alors que, ce qui apparaît en discours, ce sont des effets de sens contextuels (valeurs a) ? L'auteur indique trois procédures possibles : l'induction généralisante, l'abduction, et la démarche hypothético-déductive. Après une discussion des deux premières démarches, L. Gosselin prend position pour la troisième qu'il met en œuvre dans le cadre d'un modèle calculatoire. Cette démarche consiste à faire des hypothèses sur des valeurs À à partir desquelles sont calculées (par ordinateur) des structures sémantiques associées à des énoncés. Celles-ci ont valeur de prédiction et pourront donc être soumises à des tests (de compatibilité et de paraphrasabilité). Dans le cas où les valeurs A des marqueurs entrent en conflit les

unes avec les autres ou avec le contexte pragmatico-référentiel, un mode de résolution des conflits est prévu dans le système calculatoire : les structures sémantiques se déforment et donnent lieu à des effets de sens dérivés. Ces principes ont été testés au moyen d'un système expert sur un grand nombre d'énoncés et semblent donc, pour le moment, corroborés.

Dans le deuxième chapitre, L. Gosselin s'intéresse à la question de la cohérence temporelle des textes. Il pose, dans ce domaine, le problème préalable de la méthode de vérification des hypothèses. L'auteur propose alors de faire des prédictions sur les interprétations chronologiques de séquence (pour ensuite les tester), et si besoin est, de faire des prédictions sur leur acceptabilité. L. Gosselin soutient ensuite que la cohérence temporelle d'un texte repose sur les relations entre les bornes d'intervalles et qu'un processus interprétatif unique gère les conflits entre les contraintes sur ces relations. Il identifie ensuite des contraintes linguistiques spécifiques sur la chronologie : la configuration aspectuelle d'un énoncé est globalement corrélée à son interprétation chronologique. Dans ce dispositif, l'intervalle de référence conçu comme anaphorique joue un rôle décisif en ouvrant une fenêtre sur le déroulement du temps des procès. Cette opération d'ouverture donne lieu à une procédure de recherche dans le contexte d'un antécédent pour l'intervalle de référence. L'auteur illustre ses propos en rendant compte entre autres de phénomènes liés à l'emploi de l'imparfait et du passé simple. En appendice de ce chapitre, l'auteur répond aux critiques de G. Kleiber¹, ce qui lui permet de revenir sur l'anaphoricité de l'intervalle de référence.

Dans le premier chapitre de la troisième partie, L. Gosselin applique son modèle à l'analyse de l'imparfait dans les phrases conditionnelles. Selon lui, ces phrases associent à l'hypothèse de la protase une modalité, celle de la *possibilité prospective*. L'imparfait porterait alors non pas sur le procès mais sur cette modalité. L'imparfait étant défini en langue comme passé et inaccompli, celui-ci permettrait donc de représenter, en système hypothétique, la possibilité prospective comme passée et inaccomplie. L'imparfait garde donc ici sa valeur aspectuelle et temporelle de base. Les effets de sens potentiel et irréel qui lui sont souvent associés dans l'emploi hypothétique ne sont alors que le résultat de l'interaction de cette valeur avec des éléments du contexte.

Le deuxième chapitre traite du conditionnel *journalistique*. L. Gosselin considère que le conditionnel présent demande de construire deux intervalles de référence (au lieu d'un seul comme c'est le cas pour les temps simples) : le premier intervalle de référence, antérieur à l'énoncia-

1. Kleiber G., 2003, « *Entre les deux mon cœur balance* ou L'imparfait entre aspect et anaphore », *Langue française* 138, 18-19.

tion, assure la coupure modale entre le certain et le possible, le second intervalle, ultérieur au premier intervalle, se charge de la monstration du procès. Les effets de sens associés au conditionnel s'expliquent alors par le choix de l'antécédent pour l'un ou l'autre de ces deux intervalles anaphoriques. Dans ce cadre, le premier intervalle de référence d'un conditionnel journalistique signifie que l'information exprimée par l'énoncé a été donnée initialement à un moment antérieur à l'énonciation. En l'absence d'ancrage circonstanciel pour le premier intervalle, le second intervalle assure, quant à lui, l'ancrage circonstanciel de la structure.

Le troisième chapitre est consacré à l'imparfait *narratif*. L. Gosselin y voit une déformation de la valeur de base de l'imparfait déclenchée par un conflit avec le contexte. En effet, l'imparfait inaccompli se heurte selon lui à des éléments contextuels impliquant un aspect aoristique ou la succession des procès. La représentation du procès par l'imparfait est alors déformée de sorte qu'elle devienne globale. L'aspect inaccompli est sauvegardé par la constitution d'une série de procès différents (et dont le procès à l'imparfait fait partie) qui est, quant à elle, montrée comme inaccomplie. C'est la constitution de cette série qui serait, selon l'auteur, à l'origine des différents effets stylistiques qu'on observe généralement avec ce type d'emploi.

Enfin, L. Gosselin s'intéresse, dans le dernier chapitre, au présent *historique*. Ce dernier est, selon lui, un emploi dérivé du présent *actuel* : il ne code plus d'instruction aspectuelle, contrairement au présent actuel qui est conçu comme inaccompli. Cette déformation est due au fonctionnement du présent historique en tant que « simulation de la présence » : il peut, soit présenter le contenu d'une représentation préexistante, soit simuler la présentation d'objets ou d'éléments.

Cet ouvrage présente une réflexion exemplaire sur l'articulation temporalité/modalité. On appréciera en particulier dans ce modèle le rôle des *valeurs modales aspectuelles* qui permettent de rendre compte d'un certain nombre d'emplois modaux des temps verbaux, ainsi que le rôle central joué par l'intervalle de référence dans le modèle qui nous semble très éclairant à plusieurs titres. On peut également saluer la rigueur de la méthode mise en œuvre et des analyses qui sont menées dans ce travail.

Pour alimenter cette réflexion, nous aimerions faire deux remarques. Tout d'abord, la conception polysémiste de L. Gosselin est fondée sur l'observation d'une polysémie contextuelle des marqueurs grammaticaux qui ne nous semble pas aller de soi. En effet, si le sens des marqueurs grammaticaux semble varier en discours, cela peut venir de leur interaction avec des contextes divers produisant ainsi des effets de sens variés. La valeur de ces marqueurs pourrait rester la même, seule variant l'interaction avec le contexte. D'un point de vue théorique, cette conception monosémique

nous semble plus avantageuse car elle permet de faire l'économie des procédures de résolution de conflit dont l'approche polysémiste ne peut se passer pour rendre compte des temps verbaux. Il n'est point besoin avec l'approche monosémiste de chercher à résoudre les discordances entre marqueurs dans un énoncé ; plus même, ce sont ces discordances qui donnent lieu aux divers effets de sens observables en discours. L'économie que permet l'approche monosémiste est particulièrement flagrante pour le cas de l'imparfait narratif. Au lieu de soutenir que la valeur de l'imparfait devient aoristique sous l'effet du contexte et de supposer la constitution d'une série de procès vue dans son cours pour sauvegarder la valeur *inaccompli* de ce temps, il est plus simple de voir là une interaction discordante entre un contexte « aoristique » et une forme verbale inaccomplie.

Cette conception polysémiste suppose une seconde hypothèse avec laquelle nous ne sommes pas non plus d'accord et qui fera l'objet de notre seconde remarque. Pour L. Gosselin, aspect et relation chronologique sont directement corrélés. Ainsi, si un imparfait, inaccompli en langue, apparaît dans une succession, cette corrélation globale impose une déformation de sa valeur en aoristique (c'est l'analyse proposée pour une partie des imparfaits narratifs). Néanmoins, l'imparfait narratif est tout à fait compatible avec la simultanéité pourtant associée, dans ce modèle, à l'aspect inaccompli :

Ex. Dans les heures suivant la découverte du corps, les gendarmes (...) ont procédé à de multiples interrogatoires. (...) En début d'après-midi, le substitut (...) annonçait le placement en garde à vue du cuisinier (...). *Au même moment*, à Lille, Pierre Mauroy *présentait* ses condoléances à la famille (*Le Figaro*).

Il paraît donc plus exact de penser que les valeurs aspectuelles ont des affinités avec les relations chronologiques : l'aspect « aoristique » a par exemple des affinités avec la succession, l'aspect inaccompli avec la simultanéité etc. Mais il ne semble pas y avoir là de correspondance biunivoque.

Cependant, ces remarques n'ôtent rien à la qualité et à l'originalité de ce travail qui constitue, sans nul doute, un ouvrage incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à l'articulation difficile de la modalité et du temps verbal.

Adeline PATARD
Praxiling, ICAR U.M.R. 5191